

MICHEL ARSENEAULT

Un
RÊVE
pour la
VIE

LUCILLE TEASDALE & PIERO CORTI

AVEC LA COLLABORATION DE MARINA ORSINI ET DE DOMINIQUE CORTI

Libre  Expression

MICHEL ARSENEAULT

Un
RÊVE
pour la
VIE

LUCILLE TEASDALE & PIERO CORTI

BIOGRAPHIE

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

PRÉFACE

Au moment où j'ai reçu l'appel pour le projet de film *Dr Lucille Teasdale*, l'enfant, la missionnaire, la femme, l'actrice et l'individu assoiffé d'aventure, tout ce beau monde en moi s'est mis à pleurer d'émotion. J'avais peine à y croire. « Vous m'offrez le rôle de Lucille ? »

Plusieurs rêves allaient se réaliser en même temps, et j'allais faire une des plus belles rencontres de ma vie... celle de Lucille Teasdale et de Piero Corti.

À cause de la maladie qui l'envahissait de plus en plus, et jusqu'à son décès, je n'ai malheureusement jamais eu le bonheur de regarder Lucille au fond des yeux, mais je sais au plus profond de moi qu'à travers ma relation avec Piero, son mari, je pense l'avoir côtoyée de très près.

Le climat politique prévalant en Ouganda nous empêchait d'aller y tourner l'histoire de Lucille et de Piero. La situation était beaucoup trop instable et dangereuse pour que nous nous rendions au fameux hôpital Lacor. La production avait donc décidé de s'installer en Afrique du Sud, à Pretoria et à Johannesburg, et dans la campagne environnante pour recréer le village de Gulu.

J'y étais déjà en préproduction depuis quelques semaines lorsque Piero est arrivé de Milan pour se joindre à nous. À peine était-il installé dans sa chambre que je suis allée frapper à sa porte pour lui souhaiter la bienvenue. J'allais enfin rencontrer celui pour qui Lucille s'était exilée, au nom de sa profession, de sa vocation et finalement, sans qu'elle s'y attende, au nom de l'amour.

Ma relation avec Piero fut toute d'ouverture et de grande générosité. C'était un homme doté d'un charme fou. Des yeux bleus comme le ciel pur et un sourire à vous faire rougir. J'ai tout de suite compris pourquoi Lucille était tombée follement amoureuse de lui. Puis, en l'écoutant me parler de sa Lucille, j'ai compris pourquoi lui aussi en était devenu fou. Le même feu les consumait. Le même besoin d'aventure, de dépassement et de don de soi.

D'une relation professionnelle à une grande histoire d'amour, d'un tout petit dispensaire au plus grand hôpital de l'Afrique équatoriale, il nous a tout raconté. On sentait en lui ce besoin de partager sa vie, comme si raconter son histoire lui permettait de faire revivre sa Lucille et tout ce qu'ils avaient bâti ensemble.

Merci, Piero. Tellement.

Ce projet restera à toujours gravé dans mon cœur comme l'un des plus beaux. *Dr Lucille Teasdale* a été une expérience marquante, tant dans ma carrière d'actrice que dans ma vie de femme. J'en suis revenue transformée. Pour le mieux, j'espère. J'ai eu l'immense privilège d'aller toucher de près cette vie qu'ils ont vécue. Non seulement ils ont bâti un hôpital, mais ils ont aidé tout un peuple à bâtir un pays. Leur pays. À force de travail, de courage et, surtout, d'humanité.

Source d'inspiration pour tous, l'histoire de Lucille et de Piero est de celles qu'il faut continuer de raconter et de célébrer. L'humanité, qui a si peu de héros, en a tant besoin...

MARINA ORSINI
Février 2011

AVANT-PROPOS

Que puis-je dire, moi qui suis resté ici après que Lucille s'en est allée ?

Je peux seulement confirmer ce qu'écrit Michel Arsenault à la fin de ce livre, que les faits qui y sont relatés sont véridiques, et les documents cités, authentiques, comme le sont aussi les dialogues rapportés.

Puis je voudrais me retirer, laisser cette histoire si vraie, si bien écrite, produire son effet. Lequel ? Faire connaître Lucille avec ses rêves juvéniles, sa constante et courageuse lutte de femme moderne contre le mal qui nous environnait dans ce coin tourmenté d'Afrique, ce mal qui, à partir d'un certain terrible jour, s'est insidieusement installé en elle.

C'est le matin, il est tôt. Je me trouve dans notre hôpital de Lacor, où toute chose porte sa trace. Nos collaborateurs, dont la plupart désormais sont des Africains, entrent déjà dans les divers services pour commencer leur journée. Ils savent qu'elle désirait que le travail continue exactement de la même façon après sa disparition, et, quand l'un d'eux passe devant moi, ses yeux semblent me le dire.

Comme ils entrent, d'autres personnes sortent ; ce sont les réfugiés de la nuit qui s'étaient mis à l'abri de nos fragiles murs pour se protéger des violences nocturnes. Faire connaître Lucille, c'est une façon de faire connaître ces gens et aussi de faire connaître l'hôpital avec sa réalité qui nous a tant coûté à tous, collaborateurs proches et lointains, en Italie et au Canada.

Il y a quelques années, alors que la guerre civile était à son apogée et que, contraints par les événements, nous étions sur le point de renoncer (tous les autres hôpitaux de la région avaient été abandonnés), ce sont les paroles de mon frère, le père Corrado, qui nous avaient déterminés à continuer. «N'oubliez pas que des milliers de personnes, chaque année, trouvent à l'hôpital de Lacor un lieu où elles peuvent envisager leur avenir avec au moins un peu d'espérance, et que même celles qui ne retrouveront pas la santé sauront qu'il y a dans ce monde des gens pour s'intéresser à elles et pour essayer de résoudre, au moins en partie, leurs angoissants problèmes.» Sans prétendre assumer les difficultés psychologiques de tous ceux qui vivent près ou loin de Gulu, l'hôpital de Lacor est un lieu de référence pour que chacun puisse considérer sa propre situation d'un œil nouveau et espérer voir enfin le bout du tunnel...

Autre chose encore : l'hôpital de Lacor est un établissement qui fonctionne et se maintient malgré la désastreuse guerre qui perdure depuis 1986, et cela peut stimuler les autres, les encourager à persévérer.

Au-delà d'une histoire personnelle, ce sont donc toutes ces pressantes réalités que je souhaite que ce livre fasse connaître. Dans les moments où l'absence de Lucille me pèse le plus cruellement, je peux parler d'elle longuement et, pour peu que quelqu'un m'écoute, retrouver un peu de paix et l'envie de continuer notre travail...

Merci à tous.

PIERO CORTI
Gulu (Ouganda) 1997

PROLOGUE

« En règle générale, on est en salle d'opération comme on est dans la vie ; il faut se connaître, analyser ses défauts et ses qualités, et savoir dominer ses pulsions par une froide réflexion. »

JEAN-PIERRE BEX,
*Principes et techniques de base
de la chirurgie moderne**

Le bruit des tirs de mortier, régulier et lugubre comme un glas, réveilla tout l'hôpital vers deux heures. Puis les premières rafales de mitrailleuse retentirent. L'Armée de résistance du Seigneur, une guérilla qui sème la terreur et la mort au nom du Saint-Esprit, ne devait plus être très loin. J'avais beau savoir que l'hôpital, le plus important du nord de l'Ouganda, n'avait jamais été pilonné, je n'étais pas rassuré. L'établissement n'était plus le sanctuaire qu'il avait jadis été. Des rebelles armés de fusils d'assaut l'avaient déjà investi à plusieurs reprises et en étaient repartis après avoir pillé, violé et pris des otages.

Je vis arriver l'aube avec soulagement, ce 13 mars 1996. Le calme était revenu. Alors que les premiers rayons du soleil dissipèrent le brouillard, il y eut une dernière déflagration. À quelques mètres de l'entrée de l'hôpital, une passante venait de marcher sur une mine. Immédiatement transportée

* Tous les exercices en début de chapitre sont tirés du même ouvrage du Dr Bex.

au service des urgences, elle allait être amputée des deux jambes. Un simple pas avait fait basculer sa vie, la condamnant presque assurément à la mendicité, si elle survivait.

Au petit déjeuner, je retrouvai les docteurs Lucille Teasdale et Piero Corti, dont la présence dans la chambre voisine de la mienne m'avait tranquilisé pendant cette nuit de violence. Je leur demandai s'ils avaient, malgré tout, réussi à dormir. Piero, qui avait pris des somnifères, semblait reposé. Lucille, en revanche, n'avait pas fermé l'œil. Elle commença à pester contre cette longue et cruelle guerre d'usure qui ensanglantait le pays où elle vivait depuis trente-cinq ans.

— Et toi, m'a-t-elle lancé, un peu agacée, vas-tu me vouvoyer jusqu'à ma mort ?

J'avais fait sa connaissance trois ans auparavant, alors que je préparais une série de reportages sur sa vie. Je l'avais interviewée longuement, elle et ses proches. Elle m'avait parlé de ses amours et de sa famille, de la médecine et des malades, du sida et de l'Afrique. J'avais lu ses lettres et assisté à ses colères. Je pouvais, bien sûr, la tutoyer. Mais de sa mort, sa mort imminente, je ne voulais pas entendre parler.

Même si elle avait dépassé l'âge de la retraite, Lucille se prépara, comme tous les matins, à aller travailler. Après avoir enfilé sa blouse blanche, son « sarrau » comme elle l'appelait toujours, elle rejoindrait les malades qui l'attendaient au service des consultations externes. Ils seraient sûrement nombreux, car des familles entières de « personnes déplacées » recherchaient la protection de l'hôpital quand les affrontements entre militaires et rebelles menaçaient leur hameau. Piero retrouverait Lucille après m'avoir reconduit à la piste d'envol de Gulu, à quelques kilomètres de l'hôpital.

J'avais d'abord envisagé de me rendre à Kampala, la capitale, en jeep, mais le voyage était déconseillé. Dans les jours précédents, des convois entiers de véhicules, pourtant sous la protection de l'armée ougandaise, avaient été attaqués par les rebelles. Un Cessna remplacerait la jeep. C'était plus sûr, à condition que le pilote ne traîne pas à basse altitude.

— Nous, m'a dit Lucille sur le pas de la porte, c'est sûrement la dernière fois que nous nous voyons.

PROLOGUE

Je ne pouvais me résigner à lui dire adieu. Je l'invitai plutôt à passer me voir à Paris et je la serrai dans mes bras. Je me rendis alors compte à quel point son corps, qui ne pesait plus que trente-trois kilos, était frêle et fragile. Elle me demanda de cesser de pleurer. J'obéis. Piero avait déjà fait démarrer le véhicule, et je m'assis à côté de lui. Lucille nous tournait déjà le dos et se dirigeait, les épaules légèrement voûtées, vers ses malades.

Je me dis alors que l'Afrique, la guerre et son combat contre ce qu'elle appelait sa « maladie » avaient fait de cette femme un inébranlable roc. Je compris, en remontant le fleuve de sa vie, à quel point je me trompais.

1

LA CHANCE ET LE COURAGE

« Le jeune opérateur ne doit pas trop s'imposer avec agressivité. »

Le « wagon volant », un Fairchild de l'armée de l'air italienne, survolait le Sahara en rugissant.

Parti la veille de la base de Pise, l'avion avait passé la nuit sur le tarmac de l'aéroport du Caire avant d'entamer, ce 1^{er} mai 1961, sa remontée du Nil. Après une deuxième escale à Khartoum, au Soudan, l'appareil se poserait à Entebbe, capitale du protectorat britannique de l'Ouganda, sur les rives du lac Victoria. C'est là qu'en descendraient ses deux seuls passagers, Lucille Teasdale et Piero Corti.

Le nez collé au hublot, Lucille suivait les méandres du fleuve, tentait de deviner l'immensité du désert au loin. Du doigt, elle invita Piero à regarder par la fenêtre. Il s'avança. Affolées par le vacarme venu du ciel, des gazelles défilaient en ordre dispersé. Piero se redressa, regarda Lucille en écarquillant les yeux. Il songeait aux fusils de chasse, dont sa nouvelle Winchester 375, soigneusement emballés dans ses bagages. Il se rendait en Ouganda pour y monter un hôpital, certes, mais il n'y avait pas que le

travail dans la vie ! Il rêvait déjà de gros gibier, de safari, de chasse à l'éléphant.

Le « wagon volant » transportait surtout un moteur d'hélicoptère destiné au contingent de Casques bleus que Rome venait de dépêcher au Congo. Après la proclamation de l'indépendance, l'année précédente, une guerre de sécession avait éclaté au Katanga, la province du cuivre. L'O.N.U. n'avait pas encore abandonné tout espoir d'y rétablir la paix, même si le Premier ministre, Patrice Lumumba, venait d'être assassiné.

L'Ouganda, croyait Piero, était à l'abri de tels bouleversements. Les Britanniques s'apprêtaient à repartir, au terme d'une longue période de transition débouchant sur une indépendance négociée. L'administration coloniale avait, très tôt, formé une élite chargée de prendre les rênes de l'État. Des étudiants ougandais avaient été envoyés à l'Université de Londres dès les années quarante. Les Britanniques avaient aussi mis en œuvre une ambitieuse stratégie industrielle. Après la culture du café et du coton, principales sources de devises étrangères, on exploitait désormais des mines de cuivre. Il était impensable que ce pays connaisse des troubles semblables à ceux du Congo belge. Pas l'Ouganda, la « perle de l'Afrique » chère à Churchill !

Attaché au strapontin du « wagon volant », Piero se faisait moins de souci pour l'avenir de l'Ouganda que pour celui des caisses de bois qu'il avait sous les yeux. Malgré leur air banal, elles renfermaient ses ambitions les plus secrètes, ses rêves les plus fous. Les douaniers n'y verraient que deux tonnes de matériel médical, mais Piero savait, lui, qu'il y avait là de quoi s'inventer un destin.

Il n'avait pas eu de mal à persuader des médecins milanais de lui faire des dons en tout genre. Comment auraient-ils pu les lui refuser ? Piero se réclamait du cardinal Giovanni Battista Montini, archevêque de Milan, qui lui avait donné son imprimatur. Le futur Paul VI avait même béni le « wagon volant » avant son envol. Mais, surtout, Piero parlait de l'hôpital, de son hôpital, avec une telle conviction, une telle confiance, que ses interlocuteurs le voyaient déjà émerger au milieu des herbes à éléphant. Pour l'instant, bien sûr, il ne s'agissait que d'un dispensaire où œuvraient une

poignée d'infirmières, mais tous étaient persuadés qu'une vraie clinique y verrait bientôt le jour.

Il n'avait jamais été question pour Piero d'expédier le matériel médical par bateau. Il avait trente-cinq ans et il ne voulait plus perdre de temps. Il était de ceux qui hésitaient longtemps avant d'agir – il l'admettait volontiers –, mais lorsqu'il se décidait à passer à l'action, il fonçait. Il n'avait pas procédé autrement lorsqu'il avait été question de réunir ses collaborateurs. Le premier était une femme.

Toujours penchée vers le hublot, Lucille fixait l'horizon à travers les pales des hélices. Piero en profita pour l'épier. Il se dit que sa brune collègue, décidément mignonne, ne faisait pas ses trente et un ans. Elle semblait en tout cas plus méditerranéenne que lui, blond Lombard aux yeux bleus. Il l'avait trouvée très attirante dès leur toute première rencontre, à Montréal, en 1955, mais il avait vite conclu que ce n'était pas une femme pour lui...

Il avait fait sa connaissance à Sainte-Justine, l'hôpital francophone pour enfants où il avait entrepris, lui l'éternel étudiant, une spécialité en pédiatrie, sa troisième, après la neuropsychiatrie et la radiologie. Lucille y faisait sa chirurgie. Piero, comme tant d'autres, l'avait d'abord remarquée pour sa beauté manifeste. Racée, séduisante, Lucille avait été élue Miss Médecine par les étudiants de sa faculté quelques années auparavant. Quand *Le Petit Journal*, « le plus grand hebdomadaire français d'Amérique », rechercha une étudiante pour illustrer sa « une » du 21 octobre 1951, il publia une photo de Lucille en train de donner une injection à un lapin. « Quand on parle d'étudiantes, précisait la légende, trop de gens ont l'idée de jeunes filles pédantes et livresques au visage rébarbatif. La plupart des demoiselles qui ont la chance et le courage d'aller à l'université présentent de magnifiques personnalités, et il fait bon de les voir au travail, que ce soit pour étudier les mœurs des lapins ou les complexités de la littérature. »

Il est vrai qu'il fallait de la chance. Quand Lucille s'était inscrite à la faculté de médecine de l'Université de Montréal,

en 1950, il n'y avait que huit « demoiselles » sur cent dix étudiants. Cinq ans plus tard, alors que Lucille entamait son internat à Sainte-Justine, elle était la seule jeune femme à se consacrer à la chirurgie. Il lui faudrait désormais du courage car Lucille s'était persuadée que, pour être reconnue et estimée en tant qu'interne, elle se devait d'être parmi les meilleurs. Un homme pouvait se contenter d'être bon, mais pas une femme, surtout si elle était jolie. Pour s'imposer, elle devait être exceptionnelle. Pour atteindre cet objectif – et d'autres encore –, Lucille ne voyait qu'un moyen : consacrer à l'exercice de la médecine tout son temps et toutes ses énergies.

Même si elle en avait eu le loisir, elle aurait peu fraternisé avec les autres internes de Sainte-Justine car elle était timide. Elle se contentait de les rejoindre, en fin de soirée, à la cantine pour griller une cigarette en les regardant jouer au billard. Elle s'était tout de même liée d'amitié avec quelques collègues comme la Française Gloria Jeliu ou l'Haïtien Roger Gervais, des étrangers qui l'impressionnaient, l'intimidaient par leur érudition. Entre deux consultations, ils pouvaient refaire le monde ! Aux yeux de Lucille, les internes canadiens (comme on disait à l'époque) ne faisaient pas le poids. Ils ne parlaient qu'argent, voitures et femmes... Ayant toutefois l'impression de ne pas pouvoir faire beaucoup mieux, Lucille se réfugiait dans le silence.

Elle travaillait beaucoup trop, seize heures par jour, souvent sept jours par semaine. Cela n'était pas raisonnable. Un jour, elle s'évanouit en salle d'opération. Mais Lucille, de garde le mardi, le jeudi, le samedi et un dimanche sur deux, ne voyait aucune façon de s'en sortir. Elle s'en ouvrit dans une lettre à son amie Gloria quand celle-ci quitta Montréal pour faire un stage à Boston. « Ainsi va la vie avec ce sacré métier qui me colle à la peau et me cloue à l'hôpital, écrit-elle. J'en ai souvent par-dessus la tête : je rouspète, je traîne ma carcasse de huit heures à minuit presque chaque jour. Malgré ça, je n'arrive pas à tout faire, et mon travail n'est pas aussi bien fait que je le voudrais. » Pas étonnant. Lucille effectuait deux fois plus d'opérations que les autres internes de chirurgie. Sainte-Justine ne comptait que deux équipes,

celle du docteur Edmond Dubé, comprenant quatre chirurgiens et deux internes, et celle du docteur Joseph Rivard, composée de cinq chirurgiens et d'un seul interne, Lucille.

Piero la croisait rarement. Cette jeune femme, qui dissimulait sous un bonnet de chirurgien une chevelure déjà grisonnante, l'intriguait. Elle s'était laissé approcher une seule fois, en 1955. Ils sortaient tous les deux de l'hôpital. Elle allait faire ses emplettes de Noël, rue Sainte-Catherine, et Piero avait proposé de l'accompagner. Elle avait ri de ses fautes de français (Piero prononçait le *c* à la fin du mot « estomac »). À la fermeture des magasins, il la raccompagna jusqu'à sa chambre de l'hôpital Sainte-Justine. Lucille l'invita à entrer. La conversation, fluide, se fit torrentielle. Saoulée par ses propres paroles, elle lui parla de son père et même de sa mère, lui avoua ses doutes et ses difficultés, lui confia ses sentiments pour un homme qu'elle essayait d'oublier. Elle lui parla même de la foi qu'elle avait perdue, des églises où elle ne mettait plus les pieds, et du sens de l'absolu qu'elle avait néanmoins conservé.

Envoûté par cette soudaine intimité, Piero s'approcha d'elle. Du bout des doigts, il effleura son visage, caressa ses yeux. Quand elle les rouvrit, le charme était rompu. Piero bredouilla une vague excuse, puis ressortit, confus. Il avait le sentiment que Lucille lui avait parlé comme à quelqu'un qu'elle connaissait depuis toujours. Il se trompait. Elle lui avait parlé comme à quelqu'un qu'elle ne reverrait plus jamais. Ils gardèrent désormais leurs distances. Quand ils se croisaient parfois dans les corridors de l'hôpital, ils étaient loin de s'imaginer qu'ils survoleraient ensemble, quatre ans plus tard, les dunes et les oasis du Soudan.

Le « wagon volant » se posa à l'aéroport de Khartoum en secouant ses deux passagers engourdis par le bruit et la fatigue. Quand la porte s'ouvrit, Lucille fut stupéfiée par la chaleur qu'il faisait sur la piste d'atterrissage. Quarante-cinq degrés Celsius. Elle convertit la température en degrés

Fahrenheit : cent treize degrés. À Montréal, on ne la croirait jamais !

Lucille et Piero se mirent rapidement à l'abri dans l'aérogare. Des éclats de voix attirèrent leur attention. Le pilote, dont l'uniforme écriqué soulignait le physique trapu, discutait ferme avec son mécanicien.

— Pas question d'attendre, dit le premier en enfonçant bien sa casquette. Dès qu'on aura fait le plein, on décolle.

— Attendez plutôt la tombée de la nuit, plaida le mécanicien. Il est presque treize heures. Il fait beaucoup trop chaud pour décoller !

— J'ai dit non !

— Je vous déconseille de partir, dit le mécanicien en haussant le ton. Nous risquerions d'avoir des ennuis mécaniques. Le système de réversion des hélices pourrait lâcher. Je viens de le tester. Il ne fonctionne que deux fois sur trois.

Piero, qui avait obtenu son brevet de pilote pendant son service militaire dans l'armée de l'air, comprenait trop bien de quoi il s'agissait : le système qui permettait de modifier l'orientation des pales pour effectuer des atterrissages courts était défectueux. Il expliqua la situation à Lucille. Ils décidèrent néanmoins de remonter à bord. Les risques de devoir freiner brusquement entre Khartoum et l'aéroport international d'Entebbe, se disaient-ils, étaient finalement peu élevés. Et il fallait bien accompagner le matériel médical jusqu'à destination.

— Ça y est ! fit le capitaine en apprenant que le plein était terminé, on est prêts à décoller.

— Si c'est comme ça, dit le mécanicien en lui tendant papier et stylo, vous allez signer ici. Vous assumez l'entière responsabilité en cas d'accident. Et on glisse cette feuille de papier dans la boîte noire.

Le pilote lui arracha le stylo.

— Je signe tout ce que tu veux, cracha-t-il, mais on fout le camp.

Se sentant soudain observé, il jeta un regard agacé sur Lucille et Piero et leur fit signe du menton.

— Allez, m'sieur dame ! En voiture !

Ils suivirent l'officier qui, malgré la chaleur accablante, se dirigea vers l'appareil au pas de course. Les moteurs commencèrent à tourner. L'avion commença à avancer lentement sur la piste, puis, accélérant tout à coup, s'arracha du sol dans un fracas peu rassurant. L'appareil atteignit une soixantaine de pieds d'altitude quand le voyant d'incendie s'alluma sur le tableau de bord. Il fallait atterrir d'urgence ! Rapidement – il n'avait pas eu le temps de rentrer le train d'atterrissage –, le pilote réussit à poser l'appareil qui, roulant à très grande vitesse sur le tarmac, fut violemment secoué.

Derrière, Lucille et Piero se demandaient ce qui se passait. Par le hublot, ils apercevaient déjà le bout de la piste. De toute évidence, le pilote freinait de toutes ses forces, mais cela ne suffisait pas. Il fallait faire appel au système de réversion des hélices, pensa Piero.

Un nouveau bruit, un hoquet qui trancha sur la cacophonie ambiante, lui fit comprendre que les pales avaient changé d'orientation, et l'appareil finit par s'immobiliser. Lucille fut soulagée jusqu'au moment où elle vit des nuages de fumée noire par le hublot. Les roues avaient pris feu. Les membres de l'équipage arrachèrent leurs blousons pour étouffer les flammes. Apercevant les pompiers de l'aéroport qui accouraient, le pilote, par de grands gestes nerveux, leur intima l'ordre de ne pas « arroser » l'appareil, craignant que la mousse ignifuge n'abîme le train d'atterrissage et ne cloue l'avion au sol pour plusieurs jours. Car il n'abandonnait pas l'espoir de repartir rapidement.

Heureusement, tous étaient sains et saufs. Le mécanicien expliqua à Lucille et à Piero pourquoi le voyant du tableau de bord s'était allumé. En faisant tourner les moteurs à plein régime avant le décollage, le pilote avait fait fondre une pièce des tuyères d'échappement, ce qui avait déclenché l'alarme.

Lucille était atterrée à l'idée de repartir à bord du même appareil, avec le même casse-cou aux commandes. Elle s'en ouvrit à Piero, qui proposa aussitôt de lui acheter un billet d'avion Khartoum-Entebbe sur une ligne commerciale. Elle répondit qu'elle allait y réfléchir. Elle se demanda un instant comment elle avait fait pour en arriver là, sur le tarmac

d'un aéroport au confluent du Nil blanc et du Nil bleu, si loin d'un autre fleuve dont elle connaissait mieux les berges, le Saint-Laurent.

À Montréal, décrocher une « maîtrise de spécialité » et devenir chirurgien supposaient une longue formation. Après six années d'internat (à l'hôpital Sainte-Justine, à l'hôpital Maisonneuve et à l'Hôtel-Dieu), Lucille devait aussi faire un stage à l'étranger. Quand elle y réfléchissait bien, elle se rendait compte que cette anodine exigence de la faculté de médecine l'avait poussée à une longue errance.

Tenue de quitter le Canada, Lucille avait d'abord songé aux États-Unis. Mais la vingtaine d'établissements américains auxquels elle avait soumis sa candidature l'avaient tous rejetée. Elle s'expliquait mal leur refus car elle avait obtenu de bonnes notes, acquis une solide expérience et obtenu une excellente lettre de recommandation d'un chirurgien qui avait dirigé son travail, Pierre-Paul Collin, lui-même formé aux États-Unis. Pourquoi les hôpitaux américains lui fermaient-ils leurs portes? Si la plupart utilisèrent des formules alambiquées, un établissement lui expliqua franchement pourquoi il ne voulait pas d'elle : « Nous n'avons aucune intention de recruter des femmes. » Cela avait le mérite d'être clair.

Avait-elle eu tort de se moquer de ceux qui l'avaient mise en garde? Une mère, répétait-on, ne mettrait jamais la vie de son enfant entre les mains d'une femme! « Au contraire! répliquait Lucille. Les femmes sont destinées à faire de la chirurgie : c'est de la couture! » Elle s'était dit que de telles prédictions tenaient d'un bavardage auquel les hôpitaux, surtout américains, seraient insensibles. S'était-elle leurrée? La chirurgie restait une chasse gardée où elle ne serait que tolérée.

La rebuffade américaine l'ébranla, mais elle comprenait. Les femmes étaient absentes de vastes pans du monde du travail (au Québec, elles n'avaient commencé à exercer la médecine que dans les années 1930), et elles avaient moins de droits que les hommes. Les Canadiennes ne pouvaient même pas signer un chèque sans l'autorisation de leur mari ou de

leur père ! Lucille se voyait mal s'insurger parce qu'elle était, pour une fois, visée directement. La femme de tête acceptait cette injustice, mais la femme de cœur ne pouvait s'y résigner.

L'aversion de Lucille pour l'injustice était irrépressible. Très jeune, elle avait été confrontée aux inégalités sociales de Montréal. Elle avait grandi dans l'est, qu'un parlementaire britannique avait déjà comparé à l'East End londonien tant il était miséreux. Cette fille d'épicier se savait privilégiée. Elle avait été pensionnaire dans le plus huppé des collèges catholiques de Montréal, et elle avait fait des études de médecine, une marque évidente d'ascension sociale. Elle s'intéressait peu à la politique. Les femmes, de toute façon, n'avaient obtenu le droit de vote qu'en 1940. Mais Lucille avait la conviction de pouvoir faire quelque chose contre la plus patente des injustices : la maladie. Étudiante, elle faisait déjà du bénévolat dans une clinique que fréquentaient les déshérités du plateau Mont-Royal. La médecine était sa cause et son combat.

Devant l'injure américaine, la colère était inutile. Lucille devait riposter sur un autre terrain et, pour un médecin québécois, il n'y en avait qu'un : la France. Elle demanda l'aide d'une neurologue française de Sainte-Justine, Annie Courtois. Sur ses conseils, elle décrocha non pas un, mais deux postes ! On lui proposa de devenir médecin résident à la Conception, le vieil hôpital marseillais où était mort Rimbaud, avant de « monter » aux Enfants-Malades, à Paris, où tant de médecins étrangers rêvaient de travailler.

Dès son arrivée à Marseille, en septembre 1960, Lucille envoya une carte postale à Piero pour lui donner sa nouvelle adresse. Depuis son retour en Italie, en 1958, il lui avait écrit des lettres d'Asie et d'Afrique, où il rêvait d'exercer. Il soulignait que Lucille lui inspirait encore beaucoup de tendresse, et il lui demandait, non sans inquiétude, si elle se souvenait des confidences qu'elle lui avait faites dans sa chambre. « Dis-moi que le souvenir du soir qui m'a permis de caresser tes yeux n'est pas l'un des plus mauvais », lui écrivit-il.

Lucille ne répondit pas à toutes ses lettres. Par manque de temps, mais aussi parce qu'elle ne savait pas si elle voulait s'engager davantage avec cet homme qui, un soir d'hiver, l'avait troublée. Elle s'empressa toutefois d'accepter le rendez-vous

qu'il lui proposait pour la semaine suivante, à Marseille, en se demandant pourquoi il tenait à la voir aussi vite.

Piero lui donna rendez-vous dans un restaurant du Vieux-Port. Elle le trouva beau, son hâle accentuant sa blondeur. Il commanda de la bouillabaisse et du bordeaux, un peu brusquement tant il était pressé de raconter le long périple qu'il venait de faire. Il avait d'abord rejoint son frère Corrado, missionnaire jésuite à Fort-Archambault, au Tchad, où il avait fait son tout premier safari. Il était ensuite allé au Congo belge, en Ouganda et au Kenya, avant de pousser une pointe jusqu'en Inde, à la recherche d'un hôpital, d'une clinique, d'un dispensaire quelconque où il pourrait exercer la médecine.

Au Tchad, l'ampleur de la tâche lui avait semblé au-delà de ses forces : il aurait fallu mettre sur pied un hôpital de brousse à partir de rien. Dans l'est du Congo, le racisme de certains colons belges, et même de certains missionnaires catholiques, l'avait dégoûté. Au Kerala, dans le sud de l'Inde, l'extrême chaleur, l'humidité, la densité de la population lui firent comprendre qu'il supporterait mal ce pays. Mais dans le nord de l'Ouganda, en pleine savane, près d'une petite ville de garnison appelée Gulu, il était tombé, un peu par hasard, sur un dispensaire où œuvraient quelques missionnaires italiennes, des sœurs de Vérone. Elles étaient infirmières et sages-femmes. Il y aurait sûrement du travail pour deux médecins. Il y en aurait même tellement, ajouta Piero, que Lucille pourrait voir des patients « jour et nuit » !

Que venait-elle faire là-dedans ? Lucille avait du mal à suivre. Était-ce le vin ? Ou le torrent d'images et de mots ? Piero lui parlait de médecine et de savane, de missions et de safaris. Piero remuait en elle de lointains souvenirs. Quel âge avait-elle quand Lucille annonça à son père qu'elle deviendrait médecin pour aller « aux Indes » ? Treize ans, pas plus. Lucille avait fait une croix sur ce rêve d'enfant.

Piero lui demanda si elle se plaisait à Marseille. Les collègues étaient tous très sympathiques, répondit-elle, mais elle ne se sentait pas très utile.

Piero repoussa légèrement son assiette et posa les coudes sur la table.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi en Ouganda, alors ?

Lucille ne put s'empêcher de rire, puis, constatant que Piero restait de glace, elle lui demanda, à voix basse :

— C'est sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux : tu opérerais, et je serais ton anesthésiste.

Il la regarda droit dans les yeux, sans insister toutefois. Il ne devait pas l'apeurer. Il n'avait plus droit à l'erreur. Il avait besoin d'elle. L'hôpital dont il rêvait aussi.

Il lui expliqua qu'elle pourrait se joindre à lui pendant un mois ou deux, histoire de mettre sur pied une salle d'opération, puis revenir à Marseille. Il ne pouvait pas se permettre de lui verser un salaire, mais il lui paierait cependant le billet d'avion. Elle serait logée et nourrie, bien évidemment.

— De toute façon, dit Lucille, je n'aurais pas accepté de salaire.

— Réfléchis à mon offre alors.

Elle y réfléchissait déjà ! Tout à coup, l'Afrique devenait possible. La Méditerranée, qu'elle apercevait par la fenêtre, n'était plus, entre les deux continents, une mer mais une passerelle. Elle fouilla dans son sac pour en extirper ses cigarettes. Pendant qu'elle en glissait une entre ses lèvres, Piero s'empara du briquet et en fit jaillir une flamme qui illumina son visage.

— Si tu viens, dit-il en souriant, je te paierai même les cigarettes.

Lucille sourit en exhalant sa première bouffée. Comment avait-il pu deviner qu'elle ne pouvait pas refuser ?

Elle s'expliquait mal pourquoi Piero lui inspirait une telle confiance. Peut-être parce qu'il avait fait de la neuropsychiatrie, une branche « intellectuelle » de la médecine qu'elle tenait en haute estime. Peut-être parce qu'il était aussi volontariste qu'elle. En sa présence, en tout cas, elle se sentait plus sûre d'elle. Comment refuser de le suivre en Ouganda ? Il n'était question, après tout, que d'un mois ou deux.

À l'aéroport de Khartoum, le pilote du « wagon volant » attendait, impatient mais résigné, la fraîcheur de la nuit pour

repartir. Le mécanicien avait changé les pièces endommagées par les flammes. Il les avait subtilisées à un vieux Constellation abandonné sur le tarmac.

Lucille se demandait encore si elle devait remonter à bord ou prendre un vol commercial.

— Toi, tu repars avec eux ? demanda-t-elle à Piero.

— Il le faut, répondit-il, ne serait-ce que pour dédouaner le matériel à Entebbe. Mais sens-toi libre de...

Une évidence s'imposa à Lucille tout à coup : même si elle était libre de ne pas l'accompagner, la réponse allait de soi.

— Si tu y vas, j'y vais aussi.

Piero connaissait le nom de cet étrange mélange de peur et de détermination, de faiblesse et de force. Dans son adolescence, il avait beaucoup entendu parler du courage.